

LE PUBLICISTE.

QUINTIDI 5 Messidor, an VIII.



Arrivée d'un courier du premier consul. — Passages remarquables de sa lettre aux deux consuls. — Organisation provisoire de la république cisalpine. — Etablissement d'une consulte de cinquante membres & d'un pouvoir exécutif de neuf membres. — Reflexions sur la célèbre bataille de Marengo. — Rentrée des Français à Friedberg & Landsberg.

TURQUIE.

De Constantinople, le 12 mai (22 floréal).

Un grand nombre de vaisseaux qui avoient été fretés pour Alexandrie, ont été déchargés. Ceux qui avoient été loués ont obtenu de la Porte un léger dédommagement. Il y a encore ici 8 vaisseaux de ligne faisant partie de la flotte du capitán-pacha; ils mettront à la voile incessamment.

On croit que les négociations entre le grand-visir & le général Kléber vont être de nouveau ouvertes pour l'évacuation de l'Egypte.

ESPAGNE.

Extrait d'une lettre de Barcelonne, du 7 juin (18 prairial).

Vous me demandez des nouvelles, je voudrais vous en envoyer d'intéressantes; mais ce lieu n'en fournit pas; si les Espagnols avoient quelque chose de l'activité française, Barcelonne serait sans doute le centre de nouvelles très-importantes. Il n'y a pas de jour où dix à douze barques ne passent nous instruire de la situation des Anglais à Mahon, dont nous sommes si rapprochés; il ne devrait pas se faire un mouvement à Minorque qu'on ne dût le savoir ici aussitôt. Mais une fois en place, l'Espagnol s'endort, & n'a plus gueres d'activité que pour augmenter sa fortune. Au reste, il faut en accuser peut-être le gouvernement, qui paie très-mesquinement les employés de tous grades. La corruption en Espagne est à son comble; mais la racine du mal est si profonde qu'on ne songe pas à tenter aucun remède. Notre exemple pourtant devrait effrayer la cour, & encore dois-je dire que l'immoralité n'étoit pas poussée à beaucoup près aussi loin parmi nous qu'elle l'est aujourd'hui en Espagne.

Ce n'est pas qu'on ne trouve en Espagne des hommes doués de très-belles qualités, même parmi les grands. Le haut clergé sur-tout est très-respectable. Les évêques sont la plupart des hommes très-éclairés, & des modèles de vertus; aussi ne doivent-ils gueres leur élévation qu'à leur mérite. Il n'y en a peut-être pas quatre qui soient hommes de qualité; mais il faut dire aussi que le bas clergé offre le spectacle de la plus dégoûtante crapule & de la plus profonde ignorance: jamais contraste ne fut plus remarquable.

L'évêque de Barcelonne est un philosophe très-sage; il fut consulté il y a dix ans sur la constitution du clergé; il ne balança pas à signer un avis qui eût fait honneur au plus impartial des membres de l'assemblée constituante. Sa tolé-

rance lui a fait beaucoup d'ennemis; il ne parle de Bonaparte qu'avec enthousiasme.

L'intendant de Catalogne est un homme de mérite; c'est le seul homme en place qui ait osé montrer un vif intérêt à M. le chevalier Azzarra. Ce dernier part pour l'Arragon; & je vous atteste que c'est le *Publiciste* qui en a instruit les habitans de Barcelonne: triste sujet de réflexions pour les hommes élevés en dignités.

Concevez-vous que huit à dix chaloupes canonnières qui sont dans le port, n'en soient pas sorties depuis plus de six mois, lors même qu'un petit corsaire armé d'un pierrier a enlevé dans la rade, & en plein jour, un bâtiment valencien exemple qui s'est plus d'une fois renouvelé.

SUÈDE.

De Norkoping, le 31 mai (11 prairial).

Avant-hier, il y eut à la diète une séance orageuse dans la chambre des nobles, au sujet du plan de finances que le comité secret avoit proposé, & que cette chambre avoit d'abord adopté. Déjà on étoit occupé à nommer une députation pour informer les trois autres ordres des résolutions de la noblesse, lorsque quelques membres élevés de nouvelles difficultés, & s'opposèrent à l'envoi de la députation. Cependant, sur un ordre réitéré du maréchal de la diète, cette députation partit. Alors plusieurs des membres opposans s'élançerent avec impétuosité vers le bureau, pour faire inscrire leur protestation contre cette démarche. D'autres renoncèrent à leur qualité de nobles, & un troisième parti déclara ne vouloir plus prendre part aux séances de la chambre des nobles pendant toute la durée de la diète. Enfin le maréchal mit fin au tumulte, en levant la séance en vertu de son droit. Le roi a entièrement approuvé sa conduite, & la tranquillité paroît s'être rétablie par l'éloignement volontaire de quelques membres.

PRUSSE.

De Berlin, le 10 juin (21 prairial).

On ne connoit encore que quelques clauses du traité conclu avec la Russie. Paul I^{er}. avoit expressément demandé que la Prusse lui garantît la seigneurie de *Jevern*. (C'est une dépendance du côté d'Oldenbourg, qui appartenoit autrefois au Danemarck, qui le céda à la Russie en échange de Kiel & de toute la partie de Holstein, possédée par cette dernière puissance. *Jevern* est située à la frontière de l'Oest-Frise, du côté du Weser.) La Prusse, sans s'y refuser positivement, trouvoit seulement que la demande étoit sans objet,

puisque la garantie de la seigneurie de Jerven étoit naturellement comprise dans la garantie générale dont la cour de Berlin s'étoit chargée, lorsqu'elle avoit conclu avec la république française la neutralité du nord de l'Allemagne. Cependant le cabinet russe ayant insisté, le ministère prussien a consenti d'exprimer cette garantie dans un article particulier qui ne paroitra pas dans le traité ostensible. Le baron de Krudner, après avoir expédié ce traité à Pétersbourg, s'est rendu à Dresde, pour s'y faire reconnoître en sa qualité d'envoyé de Russie, & pour y installer un secrétaire de légation chargé d'affaires; après quoi ce ministre reviendra ici.

Les deux puissances vont s'occuper maintenant des intérêts réciproques de leur commerce dans la Baltique. Leurs liens paroissent se resserrer de plus en plus; & si notre ministère veut accéder à la neutralité armée qui lui est proposée par le cabinet de Pétersbourg (& on ne voit pas pourquoi il se refuseroit à une mesure dont le grand Frédéric a déjà donné l'exemple en 1780), il est certain que les puissances du Nord se trouveront en état d'arrêter les vexations qu'elles ont eu à souffrir jusqu'à présent de la part des Anglais.

A L L E M A G N E.

De Hambourg, 15 juin (24 prairial).

On ne parle ici que de la quadruple alliance offensive & défensive qui est déjà signée, ou qui va l'être entre les cours de Pétersbourg, de Berlin, de Copenhague & de Stockholm. Elle a, dit-on, pour objet d'amener la pacification générale, en réprimant sur-tout l'ambition de l'Autriche & de l'Angleterre. C'est principalement l'ouvrage de Paul I^{er}, qu'on n'auroit pas cru au commencement de la campagne dernière, si près d'une pareille détermination. La cour de Danemarck n'attendoit, pour y adhérer, que l'exemple de celle de Berlin dont elle fait profession de seconder les vues politiques.

De Munich, le 13 juin (24 prairial).

Les Français sont entrés hier vers trois heures de l'après-midi à Friedberg, à la suite d'un engagement qui eut lieu dans la plaine du Lech, près de cette ville. Les troupes autrichiennes & bavaoises arrêterent l'ennemi pendant plusieurs heures sur ce point; mais elles furent enfin obligées de céder à des forces supérieures; une pièce de canon que les dernières avoient perdue, fut reprise par les hussards de Meszaros. Le général comte de Meerfeld, s'est retiré sur Aicha.

D'après les derniers avis, la plus grande partie des troupes françaises qui ont passé le Lech à Landsberg, s'est dirigée sur Friedberg. Une autre colonne ennemie s'est portée au Sud en remontant le Lech, & elle étoit déjà parvenue hier à Schongau.

D'Aichstat, le 14 juin (25 prairial).

Le prince de Schwarzenberg, adjudant de S. A. R. l'archiduc Charles, est passé ici hier; & un moment après ses équipages & chevaux de traits. On ignore où il se rend; on croit cependant que c'est à Ulm. On pense que S. A. R. le suivra bientôt.

R É P U B L I Q U E F R A N Ç A I S E.

De Strasbourg, le 30 prairial.

L'armée du Rhin a effectué divers mouvemens depuis quelques jours. Depuis sa nouvelle organisation, son aile droite avoit été renforcée par une division complète. Cette

aile droite s'est divisée en deux corps d'armée, qui depuis le 21 de ce mois se sont de nouveau avancés vers le Lech. La droite de ce corps s'est portée sur Kauffbeuren sur la Wertach, où elle a passé cette rivière pour pénétrer de-là sur Frissen & y attaquer le corps du prince de Reuss, qui couvre l'entrée du Tyrol septentrional. Le prince de Reuss doit être renforcé, sous peu, par le corps de Condé, qui étoit attendu pour le 10 messidor à Reuti, derrière le Lech; il paroît que Lecourbe veut battre, & s'il est possible, anéantir le corps de Reuss avant sa jonction avec Condé. On n'a pas encore de nouvelle du succès de cette expédition.

Le corps de gauche de l'aile droite, sous les ordres du général Montrichard, après avoir chassé les Autrichiens de Schwabmünchen & de toute la rive droite de la Wertach, s'est de nouveau avancé sur le Lech & a occupé Augsburg, le 25 de ce mois. Le corps de Meerfeld qui étoit chargé de la défense de cette ville, s'est replié derrière le Lech & le corps de Starray sur Donawerth.

Il se confirme que le général Kray a détaché plus de dix mille hommes de son aile droite pour renforcer son centre & sa gauche; aussi ce général n'est-il plus à Ulm. Il paroît qu'il attendra l'arrivée des renforts que la cour de Vienne lui envoie, avant d'entreprendre un attaque sérieuse contre l'armée de Moreau.

De Paris, le 4 messidor.

Les consuls ont reçu aujourd'hui un courier du premier consul; il leur mande de Milan, le 29 prairial, que les conditions de l'armistice s'exécutent journellement, & que bientôt toutes les places fortes seront en notre pouvoir. Il déclare qu'à la première nouvelle du débarquement des Anglais dans la Vendée, il s'étoit proposé de partir sur-le-champ pour s'y rendre; mais que les nouvelles subséquentes de leur rembarquement l'avoient fait changer de dispositions. Il va prolonger son séjour en Italie.

Il dit: « Si l'empereur avoit assisté à la bataille, son cœur auroit gémi de voir tant de braves immolés ». Il ajoute: « Si l'empereur a de la religion, il sentira que tous les crimes, suite nécessaire de la guerre, pèseront sur la conscience de celui qui l'aura continué par ambition ».

Il dit en parlant des soldats français blessés: « En voyant souffrir ces hommes si braves, on regrette de n'être pas blessé comme eux ».

On a remarqué cette phrase dans sa lettre: « *Quoi-qu'en puissent dire les athées de Paris, je vais aujourd'hui, avec grand plaisir, assister au Te Deum qui va être chanté dans la cathédrale de Milan.* »

— Les Français apprendront, avec un nouveau sentiment d'estime & d'admiration pour le premier consul, qu'à la bataille de Marengo, il s'est d'abord tenu hors de la portée de la mousqueterie ennemie; à la seconde charge, il s'est rapproché; à la troisième & à la quatrième, il étoit au milieu des balles.

— La république cisalpine est provisoirement organisée ainsi: une consulte de cinquante membres (espece de conseil d'état); un pouvoir exécutif de neuf membres.

Les impôts pour l'an 1800 sont maintenus tels qu'ils sont.

— Une remarque assez piquante, c'est que probablement le canon de la tour de Londres aura annoncé la prise de Gènes en même-tems que le canon des Tuileries a proclamé la reprise de cette place.

— Les Autrichiens avoient établi à Gênes une administration provisoire, composée de dix négocians ou avocats. Les six premiers sont Joseph Doria & Alerame Pallavicini, ex-dogs; Jérôme & Jacques-Philippe Durazzo, Bernard Pallavicini, Augustin Fieschi, & Pascal Adorno. Ces nobles étoient tous des membres influans de l'ancienne oligarchie. Les membres non nobles avoient été choisis parmi les citoyens attachés à la noblesse, & qui n'ont pris aucune part à la révolution. L'administration provisoire étoit présidée par le général comte de Saint-Julien.

— Le quartier-général des 15^e. & 17^e. divisions militaires, qui étoit sur le quai Malaquais, vient d'être transféré à l'ancienne mairie, rue Neuve des Capucines, près la place Vendôme.

— On écrit de Strasbourg, que pendant que Lecourbe rentroit à Augsbourg, le général Grenier, commandant le centre de l'armée du Rhin, s'emparoit de Guntzbourg, & que l'aile gauche s'étoit aussi approchée d'Ulm, qu'elle menace sérieusement.

— Le lieutenant-général Saint-Cyr & l'inspecteur-général Villemazy se rendent à la seconde armée de réserve qui se forme à Dijon.

La seconde ligne de cette armée est déjà composée de 15,000 hommes, répandus, tant dans la Côte-d'Or, que dans les départemens de Saône & Loire, de la Haute-Marne & du Jura.

— Le comte de Cobentzel est arrivé de Pétersbourg à Vienne, le 21 prairial; il a eu, le 22, une audience de l'empereur & une conférence avec M. de Thugut.

— L'empereur de Russie a défendu à tous les maîtres de postes de son royaume, de fournir des chevaux à l'ambassadeur anglais, jusqu'à ce qu'il ait payé ses dettes.

— Des lettres de Revel annoncent que Kotzebue a été transporté sur un kabitka à Pétersbourg, où on doit lui faire son procès.

— Il s'est formé dans la Prusse méridionale une bande de brûleurs qui a déjà incendié cinq villes & quarante villages. Quarante de ces brigands sont arrêtés. On fait des recherches pour découvrir leur nombre & le but de leur association. Ces scélérats font prévenir quinze jours d'avance les habitans de sauver leurs meubles précieux, & brûlent ensuite au jour indiqué.

Vers sur la mort du général Desaix.

Sur le tombeau d'un généreux Français,
Qui mourut en héros & douta de sa gloire,
Entourons de lauriers le funèbre cyprès,
Et dans nos cœurs toujours conservons sa mémoire.
C'est en mourant comme Desaix
Qu'on vit à jamais dans l'histoire.

L. P. SÉGER aîné.

P O L I T I Q U E.

La bataille de Maringo vient probablement de terminer le grand procès qui existoit entre le gouvernement anglais & le gouvernement français. Le ministère britannique vouloit une guerre éternelle; il inondoit l'Europe de ses guinées & du sang des Autrichiens. Le consul Bonaparte vouloit la paix, & la victoire nous la donne; car il faut espérer que l'empereur sentira qu'il est tems de ne plus suivre les conseils intéressés & dangereux d'une puissance insulaire, dont

l'ambition s'oppose aux vœux de toute l'Europe. On pouvoit croire ci-devant, lorsqu'un directeur farouche, ignorant & fanatique, perdoit le fruit des conquêtes de nos armées par son ineptie, & vouloit propager par-tout le fléau des révolutions, que l'Angleterre rendoit service à l'humanité en servant de digne à ce bouleversement qui menaçoit l'ordre social; mais cet aveuglement ne peut plus durer. On doit voir évidemment que les ministres anglais ont bien voulu négocier avec la France tant qu'ils l'ont vue livrée aux hommes & aux principes qui pouvoient en détruire à jamais le bonheur & la force, mais que ces mêmes ministres ont refusé la paix dès qu'ils ont appris qu'un gouvernement sage & ferme, triomphant des factions, rendoit aux Français la justice, la tranquillité intérieure, l'union & la vraie liberté. Leur système n'a plus de voiles: il est clair qu'en repos dans leur isle, ils voudroient mettre en feu toute l'Europe pour consumer la France. Mais en même tems qu'on découvre leur vrai but, on doit apprendre aussi à ne plus compter sur leurs trompeuses promesses & leurs faux calculs; & les Anglais eux-mêmes comprendront que leurs ministres sont plutôt guidés par une passion aveugle que par une saine politique. Ils ont dit la France livrée à l'anarchie; tous les troubles y ont cessé, toutes les factions y sont comprimées, tous les vœux y sont réunis pour la stabilité du gouvernement. Ils ont dit la France épuisée d'hommes; toutes nos légions complètes repoussent les Impériaux jusqu'en Bavière; une armée de réserve se forme à l'instant, & le premier consul à la tête de cette armée, avec la vue, la force & la rapidité de l'aigle, part, franchit les Alpes, fond sur les Autrichiens, détruit leurs bataillons, & pour la seconde fois leur enlève l'Italie. Ils ont dit la France ruinée; & nos guerriers leur prouvent qu'ils savent refuser l'argent de leur patrie & se saisir des magasins, des armes, de l'artillerie & des trésors de leurs ennemis. Enfin ils ont peint les Français comme des ambitieux insatiables, & le cri de guerre de nos héros est la paix. Bonaparte la proposoit en brandissant l'épée; il la présentait à chaque pas; il l'offre encore avec modération, lorsque la fortune pourroit lui donner le droit de la dicter impérieusement.

Anglais, couvrez les yeux; cessez, en travaillant chimériquement à la ruine de la France, de la forcer à étendre sa gloire. Vous voyez qu'elle gémit de cueillir des lauriers qui coûtent tant de larmes à l'humanité. Songez, si vous persistez à prolonger la guerre, que la France victorieuse qui veut la paix, n'excitant plus d'alarmes, pourra bientôt, à la tête des puissances maritimes justement révoltées de votre orgueil, combattre uniquement contre vous, pour affranchir les mers dont vous prétendez être les tyrans.

C O N S E I L D'É T A T.

Session du 4 messidor.

Les deuxièmes & troisièmes consuls y ont assisté.

Sur le rapport de la section de la guerre, le conseil a discuté & adopté un projet d'arrêté, portant fixation d'un mode d'admission & d'avancement dans la gendarmerie de la Corse, & dans celle à pied des 12^e., 15^e., 14^e. & 22^e. divisions militaires.

Le deuxième consul annonce qu'il vient d'ouvrir une dépêche du premier consul, datée de Milan, 29 prairial.

La discussion sur le projet relatif à la navigation intérieure est reprise. Le projet est renvoyé aux sections de l'intérieur & de la marine.

V A R I É T É S.

Nous avons cité quelques morceaux de la partie politique du *Mercur*; la partie littéraire, qui semble être l'objet de ce journal, y est traitée avec une supériorité de talent qui rappelle les tems où les plus illustres littérateurs en étoient exclusivement chargés. Nous croyons devoir citer en preuve le morceau où l'auteur réfute l'opinion de madame de Staël sur la *perfectibilité humaine*: on y reconnoîtra une plume très-exercée.

« Il est nécessaire d'apprécier enfin, & de réduire à sa juste valeur ce système de *perfectibilité*. On réfutera, en lui répondant, quelques autres écrivains du même parti, qui ont mis plus de méthode dans leurs raisonnemens, mais qui n'ont guère mieux prouvé ce qu'ils vouloient établir.

» Leur première erreur vient de ce qu'ils confondent sans cesse les progrès des sciences naturelles, avec ceux de la morale & de l'art de gouverner. Rien n'a pourtant moins de ressemblance. La géométrie, l'astronomie, la chimie, se développent graduellement par de longues observations, ou doivent leurs succès à des découvertes inattendues, comme celles de l'imprimerie, de la poudre à canon, de la boussole & des lunettes, dont les inventeurs sont même inconnus. Des procédés, des instrumens nouveaux, ont sans doute porté les sciences modernes à un degré qu'elles ne pouvoient atteindre autrefois. En faut-il conclure que dans tout le reste nous raisonnions avec plus de justesse que les anciens, parce que nous sommes meilleurs géomètres & meilleurs physiciens? Non, sans doute. Les découvertes qui, dans ce genre, assurent notre supériorité, sont plutôt dues à des événemens fortuits qu'à la raison perfectionnée. On dirait même que, pour mieux humilier l'orgueil de l'homme, elles ont été plus souvent accordées aux jeux de l'ignorance qu'aux spéculations du génie. Le tems et le hasard revendiquent toujours une partie de la gloire des sciences. C'est pour cela que la gloire des savans subit de siècle en siècle tant de variations, & qu'elle est souvent éclipsée par celle de leurs successeurs; car on ne peut assigner de limites à la marche infinie du tems, & prévoir tous les effets de cette puissance capricieuse & inconnue que nous appellons le hasard.

» Il faut le dire au milieu d'un siècle si fier de ses connoissances: les créations les plus brillantes & les plus durables sont celles de l'éloquence & de la poésie. Leur pouvoir est établi sur le cœur de l'homme, qui ne change point. Elles participent à l'intérêt éternel de ses passions & de ses sentimens, qui ont le même caractère dans tous les âges. Alexandre vivoit dans les plus beaux tems de la philosophie ancienne; il étoit l'élève de ce philosophe que toutes les sciences ont nommé leur maître; & cependant il se plaignoit de n'avoir point un Homère. Sa grande amie avoit deviné que les siècles & les héros doivent leur plus grande renommée à ces arts touchans ou sublimes, dont le tems ne vieillit point les grâces & la beauté.

» En second lieu, si les sciences ont fait des progrès incontestables, & si elles en doivent toujours faire parce qu'elles seront toujours imparfaites & bornées, dirons-nous que le cœur humain doit aussi découvrir des vérités inconnues? Les notions du juste & de l'injuste sont-elles changées depuis Socrate, comme le système d'Anaxagore, de Thalès & de Démocrite? La conscience a-t-elle une autre voix, obéira-t-elle à d'autres oracles? Certes, le grand ordonnateur n'abandonna point les vertus & la félicité de l'homme à la merci du hasard. Et que font aux vertus, à la morale, & par conséquent au bonheur qui n'existe point sans elles, toutes nos découvertes si vantées? Leur absence n'a point arrêté, durant cinquante siècles, la civilisation de plusieurs empires illustres qui sont parvenus au plus haut point de splendeur & de prospérité. La science des mœurs & des loix est fondée sur les premiers besoins de l'homme, sur ses affections les plus constantes, & sur ses intérêts les plus évidens. Cette science est née plus d'une fois par inspiration, comme tout ce qui est sublime, dans une grande âme ou dans une tête forte. Alfred le Grand & Charlemagne la posséderent dans un siècle d'ignorance; & des siècles savans ne l'ont pas toujours connue.

» Il suffit de prouver que, dans tout ce qui ne concerne pas les sciences exactes, rien ne justifie l'orgueil de la sagesse moderne, quand elle se préfère à la sagesse de l'antiquité. Un jeune officier du génie disoit un jour au fameux Vauban: « M. le maréchal, César ne seroit-il pas un écuyer s'il se trouvoit devant les villes que vous avez fortifiées? » « Faisez-vous, jeune homme, répondit Vauban: César, dans

quinze jours, en sauroit plus que nous, dès qu'il auroit connu nos armes. Nos mains sont un peu plus adroites que les siennes, grâce à des circonstances particulières, mais son intelligence étoit fort supérieure à la nôtre. Ce mot de Vauban vaut mieux que toutes les discussions; & je le livre aux réflexions du lecteur.

Au reste, madame de Staël, en combattant pour la théorie de la *perfectibilité*, se trouve elle-même obligée de convenir que l'homme a promptement connu ce dont il avoit un vrai besoin. *Une main divine*, dit-elle, *conduit l'homme dans les recherches nécessaires à son existence, et l'abandonne à lui-même dans les études d'une utilité moins immédiate.* Elle ne s'est pas aperçue qu'un tel aveu réduit à peu de chose les bienfaits d'une doctrine qui n'a été bien connue que dans le dix-huitième siècle. Nous verrons plus d'une fois que, pour la réfuter, il suffit de l'opposer à elle-même.

« Quand des preuves de raisonnement on passe aux preuves historiques, cette *perfectibilité sociale*, due aux méthodes philosophiques, ne paroît pas avoir plus de fondement.

» Il semble, en effet, que l'esprit du genre humain ressemble à celui des individus: il brille & s'éclipse tour-à-tour. On suit les époques de son enfance, de sa jeunesse, de sa maturité, de sa vieillesse & de sa décrépitude. Une main cachée & toute-puissante ramène, dans le monde moral comme dans le monde physique, des événemens qui renversent toutes nos méthodes & trompent toutes nos combinaisons. Les Grecs du Bas-Empire étoient de grands raisonneurs & de subtils métaphysiciens. Leurs opinions métaphysiques que nous méprisons aujourd'hui, ressembloient pourtant à quelques autres fort admirées. Ils étoient fiers d'avoir recueilli toutes les lumières de l'ancienne Grèce, & celle de l'école d'Alexandrie. Dans les jours même de leur décadence, ils avoient vu naître des personnages très-savans, comme Photius & des empereurs qu'on appelloit philosophes, comme Léon. Ils avoient enfin l'usage de quelques arts que nous avons perdus, & qui supposent une industrie perfectionnée. Eh bien! ces peuples qui se croyoient si éclairés, furent la proie des hordes du Nord; & les plus grands ennemis de toutes les lumières, les descendants de Mahomet, sont venus répandre les ténèbres de l'ignorance sur ces mêmes contrées que les sciences & les arts avoient remplies de tant de merveilles.

» Quel philosophe connoît la cause à laquelle tient la destinée de nos arts & de nos sciences? Si une race de grands hommes ne s'étoit pas élevée dans le palais des rois fainéans, les Sarrasins, s'établissant au-delà des Pyrénées, n'auroient-ils pas détruit toutes connoissances humaines, dans les parties de l'Europe où elles sont aujourd'hui le plus répandues? Si le génie de la France n'avoit point ramené des bords du Nil le héros qui doit la sauver, dans quelle barbarie l'auroit replongé le gouvernement abattu! Que de faits semblables s'offrent en lisant l'histoire, & que de conséquences on peut tirer contre ces *progrès nécessaires de l'esprit humain*, qui a suspendu sa marche, & qui a même rétrogradé à tant d'époques différentes!

» Il s'offre même ici une observation frappante. C'est que, toutes les fois qu'on voit le rêve de la *perfection philosophique* s'emparer des esprits, & produire tant de controverses, les empires sont menacés des plus terribles fléaux. L'espece humaine doit être affligée de grandes maladies morales, quand elle ne se confie plus qu'aux remèdes de l'avenir. Tout ce que nous remarquons aujourd'hui n'est pas nouveau. Le docte Varron comptoit de son tems, si je ne me trompe, deux cent quatre-vingt-huit opinions sur le *souverain bien*; & Varron fut témoin des fureurs de Marius, des proscriptions de Sylla, & des horreurs du triumvirat. Les mêmes recherches occupoient Celsus, Libanius, & tous les philosophes dont Julien étoit le chef & le protecteur. Mais toutes leurs méditations philosophiques ne purent s'opposer aux vices intérieurs, aux causes étrangères qui devoient bientôt détruire le vieux colosse de l'empire romain.

Bourse du 4 messidor.

Rente prov., 22 fr. 50 c. — Tiers consol., 33 fr. 75 c. — Bons², 1 fr. 62 c. — Bons d'arrérage, 88 fr. 00 c. — Bons pour l'an 8, 79 fr. 00 c. — Syndicat, 69 fr. 25 c. — Coupures, 69 fr. 50 c.

Mémoire sur l'Éducation des Abeilles, reçu au Lycée des Arts, le 30 vendémiaire an 8; par Marie-Thérèse Quiqueran-Baujeu, v. Barras, membre dudit Lycée. Prix, 40 cent., & 50 cent. franco de port. A Paris, chez J. J. Fuchy, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny; madame Poulfort, rue de la Lune, n. 119; l'auteur, rue & ci-devant Presbytère-Saint-Landry, n. 1; & chez tous les marchands de nouveautés.